

L'Epervier attaque, de Roland Piguet, Les Presses Noires, 1965

Le Petit Monsieur, Directeur de la S.D.E.C.E, « Service action », s'est décidé cette fois-ci à envoyer son meilleur agent, Serge Durane, dit l'Epervier, au Honduras, en particulier en sa capitale Tegucigalpa. Ça sent le souffre par là-bas, où d'autres agents français et leurs complices ou indicateurs recrutés sur le terrain, meurent comme des mouches, assassinés.

Nous nous trouvons en fait avec cette nouvelle aventure, en l'une des plus dure de la série, et des plus réalistes. Où Roland Piguet retrace un complot qui ne vise qu'à faire exploser l'ambassade des USA pour mettre ensuite la responsabilité de cet événement sur les communistes ! Histoire pour l'Amérique de mettre au pouvoir des militaires certes sans foi ni loi, mais bienveillant envers sa politique expansionniste et dirigiste, ici en particulier autant en Amérique centrale qu'en Amérique du Sud.

Avec ce nouveau récit, notre auteur, très bien renseigné sur la politique US, et notamment sur les grandes manœuvres de la CIA dans cette partie du monde, a le courage de mettre cette situation en pleine lumière. Ce que ne faisaient pas à l'époque la plupart des journaux européens, toujours à la solde de la propagande US. Ce que par ailleurs ils ne font guère plus aujourd'hui, journalistes de tous bords et de tous poils¹, encadrés par des rédactions tatillonnes et méfiantes envers tout ce qui pourrait émarger du politiquement correct, toutes gens convaincus en plus que la grande agence puisse avoir un rôle positif sur le grand échiquier du monde. Alors même que l'on sait que depuis sa création, en 1947, elle n'arrête pas d'intriguer, de placer ses pions ici ou là, n'hésitant pas à éliminer celui ou ceux qui se trouveraient en travers de sa route où le sang est d'une banalité confondante.

Rappelons ici que la CIA est une entité que l'on pourrait pratiquement qualifier de mafieuse, forte de quelque 200 000 hommes, dotée d'un budget annuel qui ne serait pas loin de 50 milliards de dollars, si ce n'est plus, et qui passe son temps à espionner l'entier de notre planète. Tous les moyens sont bons, et d'autant plus efficaces depuis que tout un chacun expose sa vie en long et en large sur internet. Ainsi la grande agence pourra tout savoir sans trop se casser la tête. Un clic et elle sait désormais qui la surveille, qui la conteste, qui tente de déceler son action qui vise, plus encore que d'accumuler du renseignement, à désinformer, avec ses meilleurs appuis se recrutant justement dans notre presse occidentale.

C'est tout bonnement terrifiant. Et l'on comprend mieux à découvrir ces chiffres, tout le courage que put avoir en son temps notre auteur comblé, Roland Piguet, dénonçant en un cas particulier l'action particulièrement

¹ Nous excluons les journalistes de terrain qui prennent souvent des risques énormes, risquant leur vie en permanence. Les statistiques des journalistes décédés au cours de leurs investigations sont à cet égard très parlantes. C'est l'hécatombe.

sanglante de ce vaste organisme, âme damnée de l'Amérique, dont l'action échappe peut-être de quelque manière au gouvernement US lui-même.

Roland Piguet a donc choisi en cette nouvelle aventure de l'Epervier un Honduras qui, ainsi que beaucoup de ces pays d'Amérique centrale ou du Sud, est en révolution permanente. Avec ou sans l'accord de la CIA. Des bons passent et trépassent, des crouilles prennent la place, et ainsi de suite. Faire le point dans une politique aussi brouillonne et obscure, relève même du casse-tête chinois.

Le meilleur allié de l'Epervier, Chardin, français tout comme lui, pensait rendre service à l'Ambassade américaine à Tegucigalpa en la mettant au courant du complet qui se tramait contre elle. Malheureusement il y tombe sur John Stanley Brown, sinistre membre de l'organisation précitée, qui non seulement fait partie du personnel de la dite ambassade, mais aussi intrigue à tout va. Premièrement il n'accorde aucun crédit à Chardin, secondement, aussitôt celui-ci parti, il envoie l'un de ses sbires, probablement averti par téléphone, pour éliminer l'indésirable que l'on retrouve pénétrant dans la cabine téléphonique d'un bistrot du coin pour tenter d'avertir l'Ambassade de Suisse qui pourrait peut-être, quant à elle, prendre au sérieux les risques d'un complot et avertir le gouvernement:

Au moment où retentissait la sonnerie d'appel à l'autre bout du fil, un homme apparut derrière lui et l'interpella :

- Vous en avez pour longtemps, señor ?*
- Non, je ne pense pas, dit Chardin.*

L'homme était correctement vêtu d'un costume de lin blanc et coiffé d'un feutre noir. Chardin le prit pour un commerçant aisé.

- Allô ! fit-il tout à coup, l'Hôtel Paraiso ? Je voudrais parler à monsieur Werner Hardt... de la part du Consulat de Suisse... Ah ! il est sorti ? Et vous savez quand il rentrera ? Dans ce cas, dès qu'il sera de retour, auriez-vous l'obligeance de lui dire qu'il rappelle le consulat de toute urgence pour une communication personnelle... Oui, c'est très important... Je vous remercie.

Chardin raccrocha, claqua des doigts et demeura deux ou trois secondes à réfléchir, l'air contrarié. L'homme était toujours là, adossé au mur, qui l'attendait.

- J'ai terminé, lui dit Chardin en passant devant lui pour regagner la salle.*

Il venait juste de lui tourner le dos, quand l'autre lui posa la main sur l'épaule. Chardin se retourna machinalement, et l'homme lui enfonça d'un seul coup sa lame dans le ventre.

Chardin s'appuya contre le mur en titubant, tandis que son agresseur disparaissait. Il eut deux ou trois hoquets, tenta désespérément de se maintenir en équilibre. Un filet de sang se mit à lui couler le long de la jambe. Il essaya de se redresser, ses ongles raclèrent le crépi, et il s'affaissa lentement sur lui-même.

Ainsi meurent les héros trop naïfs dans les récits de Roland Piguet. Tu ne veilles pas à tes arrières, et c'est une fin prématurée assurée à cent pour cent.

L'Epervier ne retrouvera donc jamais son copain. Il aura tôt néanmoins tout compris de l'infâme machination que réellement il dénoncera à l'Ambassade de Suisse qui communiquera illico presto les renseignements obtenus au gouvernement du Honduras qui pourra de ce fait arrêter immédiatement les fomenteurs du complot :

COUP D'ETAT MANQUE, LE GENERAL PARDINAS, LE COLONEL LOGEREZ ET LE CAPITAINE TOGALEZ ARRETES, AINSI QUE PLUSIEURS OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS. LE CHEF DE LA POLICE DESTITUE DE SES FONCTIONS.

Mais reste un devoir sacré pour l'Epervier, venger son ami, c'est-à-dire jouer un tour à sa façon à cette crapule de John S. Brown, de l'Ambassade des USA qui, naturellement, n'avait pas été inquiété.

L'Epervier se rend donc à son domicile, il frappe, une femme vient lui ouvrir qu'il immobilise sans ménagement. Suffit maintenant d'attendre.

Arrivée de la crapule, pas d'autre mot pour cet enfoiré de service :

- Que me voulez-vous ? fit-il de nouveau, de la même voix sourde.

- Depuis combien de temps faites-vous partie de la C.I.A., Brown ?

L'Américain plissa légèrement la lèvre.

- Depuis pas mal de temps.

- Et la C.I.A. est au courant de votre dévouement à la cause du général Pardinas ? reprit Durane.

- La sympathie ne se commande pas. Dites-moi ce que vous voulez et finissons-en.

- Je ne vais pas vous retenir longtemps, Brown, dit Durane, avec un sourire indéfinissable.

Il fit mine de ne pas s'apercevoir que la main droite de l'Américain se rapprochait insensiblement d'un tiroir de sa table et poursuivit tranquillement sur le même ton :

- Ce que j'ai à vous dire se limite à très peu de choses. Je me fous de vos opinions politiques et vous êtes libre de croire qu'une dictature au Honduras serait préférable au régime actuel. Malheureusement pour vous, trois de mes compatriotes ont laissé leur peau dans cette affaire. Et vous avez eu tort d'assassiner une gosse de sept ans. C'est pour ça que je vais vous tuer, Brown.

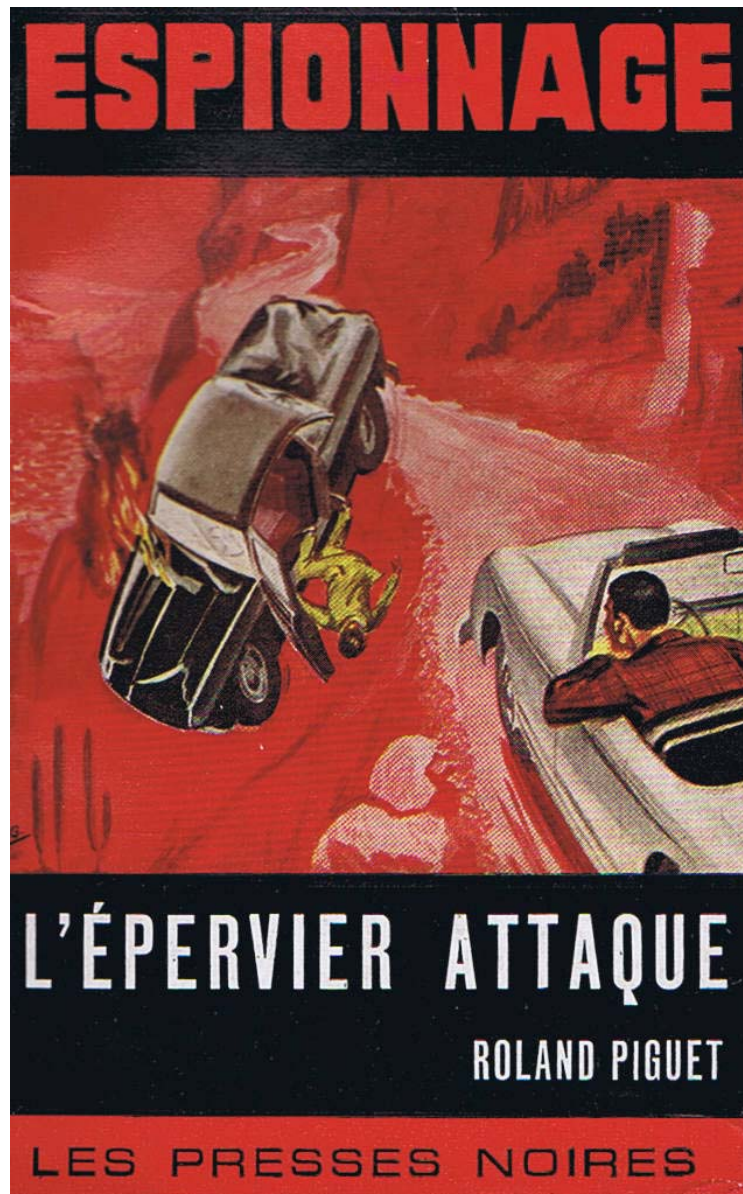
L'Américain se leva brusquement, un automatique au poing et pressa sur la détente. Mais il n'y eut qu'un déclic. A son tour, Durane se leva, sortit les mains de ses poches, jeta le chargeur sur la table, devant Brown. Avant que ce dernier

soit revenu de sa stupéfaction, il déplia le couteau de Manuel d'un geste vif et le lança avec autant de force que de précision.

La lame pénétra dans la gorge de l'Américain juste au-dessous de la carotide et s'y enfonça jusqu'à la garde. Brown demeura quelques secondes en équilibre sur une jambe, la tête renversée en arrière, les bras écartés, comme un avaleur de sabres faisant son exhibition sur un champ de foire, puis sa longue carcasse bascula d'un seul coup sur le côté et il s'écroula sur le tapis en crachant le sang.

Bien fait pour lui, naturellement. On ne va pas pleurer longtemps sur sa carcasse pourrie. Et vive l'Épervier qui se substitue toujours à la justice pour résoudre à sa manière de si lancinants problèmes !

N'empêche, un Épervier, ça décoiffe !



L'assassinat ciblé de dirigeants critiqué dans un rapport secret de la CIA

> **Etats-Unis** Les lanceurs d'alerte de WikiLeaks publient une étude officielle sévère envers une méthode largement utilisée par Washington Le Temps 23.XII.2014

L'assassinat ciblé de personnalités clés du camp adverse est beaucoup pratiqué par les Etats-Unis depuis les attentats du 11-Septembre. Adopté par le président américain George W. Bush dès les premiers instants de sa contre-offensive contre Al-Qaida et ses alliés, il s'est développé à un niveau sans précédent sous son successeur. Barack Obama y voit en effet un moyen très efficace de porter de rudes coups à l'ennemi en limitant les «dégâts collatéraux» et en réduisant drastiquement les pertes dans ses propres rangs. Il pourrait bien s'agir d'une illusion cependant, comme en témoigne un rapport secret divulgué jeudi dernier par les lanceurs d'alerte de WikiLeaks.

Le document, publié en 2009 par l'Agence centrale de renseignement

américaine (CIA), a pour but d'offrir un tableau des «bonnes pratiques» en matière d'assassinat ciblé. En d'autres mots, il tente d'expliquer quelles conditions doivent être réunies pour que la méthode se montre performante. Et ce, en s'inspirant d'expériences accumulées sur divers terrains, Algérie, Irlande du Nord, Tchétchénie, Colombie, Afghanistan...

Des garde-fous

Des assassinats ciblés sont susceptibles d'affaiblir la partie adverse de différentes façons, expliquent les auteurs du rapport. Ils peuvent d'abord la priver d'un commandement efficace, pour autant qu'ils parviennent à saturer sa capacité à remplacer les morts par des cadres de même valeur. Ils sont ensuite susceptibles

de ternir sa réputation et de convaincre ses soutiens de s'en détourner. Ils peuvent enfin l'obliger à changer de stratégie.

Mais l'assassinat ciblé est une pratique des plus délicate, prévient le rapport. Maladroitement utilisé, il peut se retourner contre son auteur en conduisant à une radicalisation du camp ennemi ou en accroissant sa popularité.

Le document énumère des garde-fous, censés réduire les chances de voir l'affaire mal tourner. Il souligne notamment la nécessité de connaître de manière approfondie le mouvement ciblé, de donner à toute tentative d'assassinat un but précis et d'inscrire ce genre d'opération dans une stratégie globale. Qui pratique ce genre d'opération doit choisir à chaque moment le meilleur

moyen de neutraliser son adversaire, l'assassinat ou la capture, et distinguer soigneusement les ennemis à abattre de ceux qu'il est préférable d'épargner pour mieux les utiliser. Sachant que l'objectif n'est que très rarement la mort d'un individu et presque toujours l'évolution politique d'un mouvement en un sens favorable.

Nature de la cible

Pour avoir la moindre chance de succès, la méthode doit être appliquée de manière rigoureuse. Mais son succès dépend tout autant, sinon plus, de la nature de la cible. Certains groupes sont nettement moins sensibles que d'autres à la disparition de leurs dirigeants. Notamment lorsqu'ils comptent parmi leurs caractéristiques une cause solide, une large

adhésion populaire, des structures décentralisées, le partage des compétences et la planification des successions.

Le rapport s'achève sur une série de cas. Il cite l'incontournable capture d'Abimael Guzman, le chef de la guérilla péruvienne du Sentier lumineux, au début des années 1990. Une arrestation présentée comme la plus réussie de toutes les opérations ayant ciblé un dirigeant dans la période récente. L'homme avait si bien rassemblé le pouvoir entre ses mains que sa détention a provoqué l'effondrement immédiat de son organisation.

A l'inverse, les nombreux assassinats perpétrés par Israël à l'encontre des dirigeants palestiniens du Hamas et libanais du Hezbollah n'ont jamais eu d'effets dura-

bles. Un phénomène que les experts de la CIA expliquent par la structure décentralisée, le mode de succession et l'enracinement populaire de ces deux partis.

Le cas des talibans afghans

La tentative américaine d'affaiblir les talibans afghans en assassinant leurs dirigeants est présentée comme un autre échec. De 2001 à 2009, année où Barack Obama est arrivé au pouvoir, cet effort a buté sur l'incapacité des autorités afghanes et des troupes d'occupation occidentales à intégrer ces actions dans une large stratégie contre-insurrectionnelle, dénonce le rapport. Et sur la capacité des rebelles, habitués à des «structures égalitaires pachounes», à remplacer aisément leurs chefs. **Etienne Dubuis**

Ce n'est donc pas tout à fait vrai que les journaux ne parlent jamais de la CIA. Mais s'ils le font, ils se mettent automatiquement du côté US, n'émettant aucun

jugement d'ordre moral sur cette pratique criminelle, juste en signalant le plus ou moins d'effet.

Faut-il donc considérer qu'un journal n'est là que pour informer sans juger, et quel que soit le sujet il convient de rester neutre. Que l'on puisse parler ainsi des camps de la mort avec une précision clinique, mais sans jamais émettre une seule critique envers tous les assassins qui ont sévi dans ces lieux où ne régnait plus aucune règle d'ordre moral ?

Heureusement alors que survint l'Epervier pour mettre à bas au moins l'un de ces salopards ! Mais avec un immense regret, c'est qu'il ne soit plus là pour poursuivre son œuvre d'utilité publique !